

La tenue de soirée

J'aimais mon boulot, magasinier dans un atelier de fabrication pour les chemins de fer. Compter les pièces nécessaires aux assemblages, vérifier qu'on est bien approvisionné et dans le cas contraire, passer commande. J'étais mon propre chef, et quand j'en avais besoin, je faisais appel à Lioubov. Elle n'a pas inventé la poudre, mais elle est efficace pour trier et compter. Bref, je vivais heureux dans ma petite entreprise, satisfait de faire mon travail le mieux possible.

De la même façon j'aimais mon petit appartement parisien, au troisième. Au-dessus vivait un vieux rat de bibliothèque qui ne me dérangeait que le dimanche soir à l'heure de l'opéra. A l'étage en dessous, Mathilde et Louis, attendaient un enfant, sages comme des images. Tout allait bien jusqu'à cette date du 10 janvier 1961.

Ce jour là, je me suis décidé pour la location d'un costume.

Il faut dire qu'avant, Martine m'avait invité à une soirée travestie. Je l'aime bien Martine, nous avons déjà couché ensemble, mais je ne suis pas amoureux et j'ai horreur de ses satanées soirées. Et encore plus des soirées travesties. La dernière fois je n'avais aucune idée. Le thème *fin du monde* n'avait rien arrangé. Je me suis amené, déguisé à la va-vite. Un bidon d'essence dans une main, une sorte de robe en grillage, des sandalettes en corde, un bustier de femme que j'avais chipé à ma mère. Pour finaliser le déguisement, je m'étais glissé un tuyau d'arrosage dans le slip, le faisant sortir à la base du dos pour le fixer à hauteur du cou avec dans l'idée de ressembler à une pompe essence. Pour ne pas avoir l'air d'un imbécile dans le métro, je m'étais équipé dans les escaliers menant à la cave. Au téléphone, j'avais mal compris, il s'agissait de *femmes du monde* et non de « *fin » du monde* ! Tous les invités portaient des tenues chics, j'étais le seul crétin habillé en pompe à essence avec un tuyau semblant me sortir des fesses. Pour clore la soirée, à force de boire et reboire pour me donner une contenance, j'étais fin rond, je me suis pris les pieds dans le tapis et j'ai fini enroulé dans mon grillage, éraflé sur toute la cuisse gauche.

Deux jours avant la nouvelle soirée déguisement, j'appelle Martine pour éviter toute bavure et je me fais préciser le thème. Je lui fais répéter encore une fois. « Tu deviens sourd ou quoi ! Habit de star ! » hurle-t-elle dans le combiné. L'oreille à moitié déchirée par l'amplitude du son, je raccroche avant qu'elle ne me propose de passer chez elle. Je ne suis pas assez en manque pour une nuit d'amour avec Martine. Reste le costume. Pas la moindre idée. Le lendemain, au petit déjeuner, je tombe sur une annonce dans Libé : *location de tenues de soirée et déguisements, 15 rue Charon dans le Faubourg Saint-Denis*. J'habite place de l'Arbalétrier, c'est à deux pas. Aujourd'hui, samedi, je décide d'y faire un saut. Les mains dans les poches, je remonte la rue. Il fait presque beau, seuls quelques nuages occupent le ciel. Certes la neige a fondu, mais le froid persiste et la petite brise n'est pas faite pour arranger les choses. Avec mon manteau épais, je ne crains rien. Armé de ma détermination, je file. Au passage, je salue quelques habitués du quartier. A la porte du bistrot, j'aperçois Hadj. Il travaille dans la même usine que moi. Il m'invite à prendre un verre. J'hésite, refuse poliment. S'il est encore là à mon retour j'ai dans l'idée d'accepter sa proposition. C'est un type sympa, il est originaire du Douar M'Cneb. Il ne veut pas qu'on dise Algérie. L'endroit est perdu dans les montagnes du Boukadir et il n'appartient à aucune terre que les colons ont découpée. Ce sont les paroles de Haj. Quand il a un peu trop bu, il raconte son pays et finit par sa vie auprès d'une mère digne d'un conte des mille et une nuits. Je crois qu'il a tué son père et que c'est la raison de son départ pour la France. A part ça, c'est un bon ouvrier.

La rue de Charon a un aspect biscornu. Le trottoir est taillé à coup de découpes brusques donnant naissance à des recoins dans lesquels se nichent les maisons. Certaines penchent au-dessus de la rue pour embrasser leurs vis-à-vis. Heureusement on a ajouté des étagages pour éviter toute relation incestueuse entre bâties du même quartier. Au creux d'un décrochage harmonieusement souligné par une rosace de pavés, je trouve une petite enseigne vieillotte. Pour accéder à la boutique, on doit ouvrir une haute porte dans laquelle on a découpé une fenêtre démarquant à un demi-mètre du sol. Une clochette signale que vous êtes entré. A l'intérieur, la première impression est odoriférante. La

deuxième : on pénètre dans une tranche de temps en provenance directe de l'ancien Duché de Varsovie. Les meubles n'ont plus d'âge par contre les tissus engrangés jettent une lumière joyeuse qui ranime l'ensemble. Une table immense est recouverte de découpes, de rouleaux entamés. Un grand ciseau côtoie une règle en bois de section carrée, ferrée à chaque extrémité. Tombant d'un plafond de plus trois mètre, un éclairage électrique déverse un voile cuivré sur le sol carrelé. Les motifs orientaux dessinent de belles arabesques enchevêtrées les unes aux autres. Une conclusion s'impose : je ne trouverais pas là mon déguisement. Sur le point de quitter ce lieu hors du temps, je m'apprête à ouvrir la porte pour ramener Paris sous mes pieds. Une voix fluette m'interpelle. Je me retourne, un petit juif en veston, affublé d'une barbiche qui encercle un visage décharné, court sur pattes, me dévisage. Deux yeux profondément enfouis dans le crâne me fouillent l'âme le temps d'un mouvement de balancier qu'agit l'imposante pendule.

- Bonjour mon jeune ami.
- Excusez-moi, je crois m'être trompé d'adresse.
- Je ne le pense pas. Refermez cette porte et laissez le froid dehors.

Il m'attrape par le bras et me conduit près de son comptoir. Il disparaît un moment, pour réapparaître soudainement face à moi, mais de l'autre côté.

- On ne vient jamais chez moi par hasard. Que puis-je pour vous ?

A l'évidence, je suis chez un tailleur et non un loueur de déguisements. La boutique ne prospère sur l'amusement d'autrui. On y professe la mesure et la circonférence pour vous équiper de sérieux. Point d'arlequin, ni serpentin et autres frivolités pour amuser la galerie. Je compte bien me débarrasser du vieux en un tournemain.

- J'étais venu louer un déguisement pour une soirée entre amis. L'adresse disait...

Le temps que je fouille mon esprit, le juif, amusé, me rappelle l'annonce de sa voix nasillarde « location de tenues de soirée et déguisements au 15 rue Charon, Faubourg Saint-Denis, journal Libération, 100 francs la ligne. Suivez-moi. »

Nous nous glissons dans ce que je pensais être une arrière-boutique crasseuse. Il n'en est rien. Il manœuvre un interrupteur, la lumière est aveuglante. Le temps pour mes pupilles de s'habituer et me voici propulsé dans un monde merveilleux où le cosmonaute parade avec Cendrillon, la femme-chatte lance ses griffes pour aguicher l'homme-lion. Les tenues les plus folles s'enlacent à monsieur Loyal dans une farandole débonnaire autour d'un festin animalier. L'entassement provoque le tournis on voudrait que toutes ces marionnettes de cabaret cessent de valser, que s'arrête enfin le jaillissement de costumes grimpant jusqu'au plafond. C'est la voix du petit homme qui me ramène sur terre, je quitte pour un temps cette fantasmagorie hallucinée.

- Que recherchez-vous ? S'agit-il d'une bamboche où se retrouve la belle jeunesse ? Une java avec les parents pour la fête à tonton ? Un grand guignol pour arroser la promotion du patron ? Non, laissez-moi deviner. Une soirée entre amis, pas moins de vingt ans, guère plus de trente. Le thème n'est pas commun. Point de contes de fées, encore moins de bal masqué dans lesquels les femmes s'amusent à voiler leur beauté derrière des loups tenus d'une main.

- Les habits de stars.
- Le choix est inhabituel, mais qu'importe.

Il poursuit en me conduisant doucement par le bras. « Ici une tenue de rocker façon chaussettes noires. Là un James Dean ou encore, si vous aimez vous travestir, une Marilyn en crinoline. »

Dans le fond, masqué par un éléphant, se trouve un costume que j'ai un peu de mal à identifier. Un feu d'artifice de paillettes, assemblées avec finesse, illumine le recoin. Sa coupe est belle, elle donne déjà une impression dansante, une impression de mouvement, alors qu'il est figé sur son support. A la base des jambes un voilage enserre la cheville pour s'envoler au-dessus d'une paire de bottines aux bandes horizontales que la lumière irise joliment. La tonalité dominante est le bleu, un bleu d'azur. L'incroyable beauté de la couleur est due au chatoiement de la teinte. Dès qu'on tente de la fixer, elle s'envole dans un parement de bleu byzantin auréolé de pourpre tirant sur la glycine.

Je suis subjugué. Je n'écoute plus les conseils du vieux juif. Il prêche pour un désert lointain, sa voix ne me parvient qu'assourdie. Il faut qu'il me pose la main sur l'épaule pour me ramener à la réalité.

- Avez-vous fait votre choix ?

Il est placé dos à ce que je désire, il faut que je le contourne pour m'approcher de l'objet qui me charme.

- Ah, je vois que vous n'avez guère écouté mes propositions.

- Là, c'est ça que je veux !

Je lui demande quel en est le prix tout en désignant la chose du doigt.

- Pour celui-ci, on paye au retour. Vous avez de la chance, il est rentré hier et il sort juste du pressing. Une femme en avait fait l'acquisition. Mais je vous rassure, il convient aussi bien à un homme.

- Je peux l'essayer ?

- Ah, c'est une autre condition : on le prend ou on le laisse.

- Bon. Je prends. Vous ne m'avez toujours pas dit le prix ?

- Qu'importe, il vous plaît, alors emportez-le et nous en reparlerons à la restitutions. Nous trouverons un arrangement en fonction de votre fortune, mon bon ami.

Nous franchissons à nouveau le Rubicon qui nous sépare de la boutique. Retrouver la lumière jaunâtre qui affadie les tissus m'est pénible. Il me semble avoir quitté un paradis éblouissant pour un enfer grisâtre. Pendant qu'il emballe mon trésor, je me promène dans la boutique. Je m'approche à nouveau de l'arrière-boutique. Dans l'ombre j'en perçois à peine l'existence et encore, je dois scruter la noirceur du lieu avant d'entrevoir un passage. Passage, pourtant, que je viens juste de franchir.

- Voici votre paquet.

Il m'accompagne sur le pas de la porte. A peine ouverte, les exhalaisons de la capitale se déversent dans mes narines anéantissant ces fragrances d'un autre monde que je suis sur le point de quitter. La main du vieux juif se pose sur mon épaule.

- Mon ami, une dernière mise en garde.

Ses petits yeux noirs me fixent intensément. « Il faudra impérativement me remettre le vêtement en main propre, dans cette même boutique. N'envoyez ni commis, ni personne vous représentant, je me verrais dans l'obligation de refuser le retour. »

La journée a été fastidieuse, beaucoup de travail, des urgences à traiter et un problème d'approvisionnement. Il s'en est fallu de peu que je ne m'effondre sur mon canapé en écoutant un bon disque. L'habit m'a rappelé à lui. Je file rue des Abbesses. Mon costume est déjà sur mon dos car trop pressé de m'en vêtir. Dans le métro, j'ai eu cette sensation de devenir le centre du monde. Déguisé, rien d'anormal. Pourtant, les regards me fixaient avidement. Je crois qu'à plusieurs reprises deux ou trois filles m'ont fait un clin d'œil aguicheur. Un homme aussi. La rue est déserte, Martine a réservé une petite salle au fond du café des Mirmillons. Pourtant, arrivé à hauteur de la ruelle Machaut, un grand type à la peau noire, le cheveu coupé ras, me sourit en désignant du doigt un soubassement duquel s'échappe une musique ensorcelante. Je veux refuser l'invite, mais trois beaux jeunes hommes accompagnés d'une charmante jeune fille m'attrapent au passage par le bras et m'emportent dans leur mouvement. A tue-tête, ils reprennent une chanson paillarde dans laquelle un curé finit nu près d'une statue d'Hercule. J'espère me dégager rapidement, je leur souris, la fille m'embrasse sur la bouche et clôt l'idée d'une protestation. Me voici embarqué dans une farandole dansante au son cuivré des accords de jazz. La musique est envoûtante, elle me tourne la tête. A moins que ce ne soient ces boissons alcoolisées d'un jaune d'or que le vert d'un citron irise. Partout la débauche est de mise. Voici le petit matin. J'ai oublié Martine et la fatigue. L'odeur des draps de satin que parfume agréablement le passage des femmes me pousse à ouvrir les yeux. J'émerge de ma torpeur comme d'un rêve au royaume de Siam. Une rivière, à bord d'une canonnière je dérive

sur le Mékong, une poignée d'égorgeurs mitraillent les indigènes me voici jeté par-dessus bord. Le sol est recouvert d'un tapis épais dans lequel je somnole. Nu. J'ai peur. Cet appartement m'est inconnu. Pas de panique. De la fenêtre une lumière vive se déverse et inonde la grande pièce bellement apprêtée.

- L'ami, il faut partir ! me susurre doucement à l'oreille une jolie fille. Elle porte dans ses bras, tel un nouveau-né, mon costume. Je tremble, une suée s'empare de tout mon corps : va-t-elle me le rendre ? Elle me tend l'habit, je suis soulagé. Je quitte le lieu en compagnie des autres fêtards. Un jeune homme me fait un signe équivoque. Chacune leur tour, les deux filles à ses bras m'embrassent sur la bouche d'un baiser langoureux et s'envolent dans un éclat de rire.

La journée passe à une vitesse incroyable. Je vois défiler devant moi des boîtes cartonnées contenant des boulons, des vis. Les rondelles se déversent, pour rejoindre rivets, agrafes et goupilles dans de tristes casiers métalliques. Lioubov, accrochée à son voile d'écume, dérive dans l'allée métallique qui surplombe les emboutisseuses. Les rues se démultiplient jusqu'à mon canapé. Le costume scintille devant moi. Je mange sur le pouce, et je suis déjà à la recherche d'un nouveau port de débauches. Je découvre ce trésor à l'angle de la rue des Martyrs. Je ne suis pas surpris de trouver le même nègre, immense dans son costume cravate. Il me salue et désigne dans l'effondrement du bitume une allée disparaissant sous terre. Je m'y jette à corps perdu, emportée par la mélopée douçâtre d'une mandoline. Une déesse aux parfums de Tolède, bardée d'Espagnolades, me saisit à la taille et m'emporte jusque dans son lit. Aux portes de Paris, je découvre un petit appartement d'une hauteur impressionnante. Les odeurs chaudes d'épices embaument les tapisseries. Elles font couler sur moi une rivière d'angoisses et de peurs. La canonnière et son équipage, joyeux égorgeurs d'indochinois, glisse sur Chao Phraya, elle aborde la Malaisie lorsque la belle Andalouse me susurre à l'oreille qu'il est temps de partir. Elle tient serré contre son sein, mon habit affadi de n'être pas porté sur mon corps. Le soulagement descend jusqu'à l'intérieur de mon ventre lorsqu'elle le dépose à mes pieds. Je croise dans les escaliers une vieille alanguie qui peine à grimper les mauvaises marches inégales faites de bois noirci par les pas. A mon bras droit un jeune éphèbe beau comme un dieu rivalise de désireuses embrassades avec la douce et délicate fille flamboyante à mon bras gauche. Ou bien l'inverse, ou bien ont-ils échangé leurs places avant que les machines ne reprennent leurs défonces à coups de claquements effroyables. Les tôles déversent dans l'atelier des éclairs de tonnerres aussi assourdissants que le canon balayant l'ennemi d'une salve dévastatrice. Lioubov me saisit par la taille, nous dansons sans fin une danse endiablée. Une gifle lancée à la volée me cueille à la joue, la lumière est aveuglante. Le son de sa voix me parvient à peine.

- Gabriel, Gabriel, ouvre les yeux, il faut marcher encore.

Elle m'explique dans sa langue joyeuse et chantante aux tonalités slaves, que je dois aller me reposer. Les images me reviennent. Appuyé sur la tête, il s'en était fallu de peu que je ne perde la moitié du corps. Hadj prend le relais et me propose de rentrer avec lui.

J'accepte de le suivre, dans son chez lui, au troquet, place de l'Arbalétrier. Nous sommes à la terrasse, il fait doux et les arbres bourgeonnent. Je m'étonne en faisant remarquer que pour un hiver ce n'est pas naturel. Il m'explique gentiment que l'hiver est fini depuis le 21 mars et qu'on est en mai. Je n'ose lui expliquer que je me croyais plutôt fin décembre. Il commence une mauresque, Ricard orgeat, sa boisson préférée. Je blague sur la mauresque qu'il aime, celle de son pays. Mais je vois qu'il n'écoute pas, son regard est attiré par autre chose. Les paroles parviennent de derrière moi.

- Je me disais bien que tu serais attablé à picoler avec mon frère.

La voix est celle d'une femme, douce, aux sonorités chantantes. Il me semble percevoir, à peine esquissé une mélodie andalouse. Ce n'est pas le cas. Il s'agit de la petite sœur de Hadj. Elle a mon âge, j'avais oublié comme elle est belle. Je me lève, me présente, je lui tends la main, elle me traite d'imbécile et elle m'embrasse sur les joues.

- Tu te souviens de Aïcha, elle était avec nous rue Cambronne quand les gardes mobiles nous ont chargés.

Oui, je me rappelle. Je me rappelle surtout son parfum, mélange d'encens et d'une indéfinissable odeur florale qui embaume les narines. Elle ne porte pas de soutien-gorge et sa petite poitrine pointe au travers de son chemisier à fleurs. Sa tenue est impudique et aguicheuse. La robe qu'elle porte l'embellit encore, elle est légère et le vent en fait ce qui lui plaît. Je savais son adoration pour les sandalettes en cuir, dévoilant un pied fin, fait pour être caressé.

- Je te rappelle que tu as promis de l'accompagner au bal de la Saint-Jean me susurre Hadj à l'oreille, tout sourire. Il a compris depuis bien longtemps ce que moi je découvre à l'instant. Elle est amoureuse de moi et comme un crétin que je suis, j'avais l'œil mangé par la bêtise. Comme l'idiot, quand on lui montre la lune, je regardais le bout du doigt au lieu de l'astre céleste.

Dans une farandole aux effluves de musc, elle m'emporte par la main jusqu'au comptoir. Elle veut que je lui offre un diabolo framboise. Aïcha n'est plus là, il ne reste qu'un verre vide et une paille. La nuit est tombée d'un coup sur la place, je n'ai pas sommeil. Les arbres ne sont que des ombres dansantes au gré du vent. Les boutiques s'éteignent une à une pendant que d'autres lieux s'illuminent. D'autres âmes errantes remplacent les habitants du quartier. L'habit est sur son présentoir, il me tend les bras. Je me refuse à lui.

Je me refuse à lui autant que je le peux. Las de cette guerre inutile où le seul ennemi est moi-même, mon habit m'emporte vers de nouvelles agapes. J'y croise d'autres nymphes accrochées à leur Bacchus. Dionysos lui-même y organise des orgies divines. Mais il faut l'odeur camphrée d'Aïcha pour m'extirper de cette descente aux enfers, de la délectation ou le stupre mélange les corps féminins et masculins en un enchevêtrement indémêlable.

Le temps d'ouvrir les yeux et Hadj qui me secoue. Le même bistrot, le même Ricard orgeat, un soleil de plomb scintille au travers des marronniers. « Les fêtes de la Saint-Jean, le bal, tu as oublié ? » me souffle-t-il au creux de l'oreille. Dans sa robe au voile léger, la belle s'est envolée à la recherche d'une boisson. Quand elle revient, elle dépose un doux baiser sur mes lèvres. Aïcha n'est plus qu'une délicate douceur parfumée qui résume ma mémoire. Maudit habit.

« Maudit habit, je te conchie, tu n'es qu'un mauvais homme ! » saoul comme un cochon je suis dans mon salon, nu comme un grec au Palais des Doges à insulter un costume. Je me traîne sur le sol jusqu'à la cuvette pour vomir tout ce que mon estomac contient de mélanges. Je me lève difficilement. Je m'accroche à la chaîne de la chasse pour sortir péniblement sur le palier. Heureusement, il n'y a personne pour me voir dans cet état. La porte de l'appartement est restée ouverte. Le couloir me sépare de Lui, je titube jusqu'à sa hauteur. De son piédestal, Il me nargue et me toise. Je Le vois rire de ma misère. Il me faut rassembler une force surhumaine, pousser la vaisselle entassée, me jeter la tête au creux de l'évier en grès et m'asperger d'eau froide. La lutte s'annonce sans merci. Qui de nous deux aura le dernier mot. Je me jette sur Lui. Il se débat. Je le plie et le déplie. Je le secoue par la manche et le tire par la jambe ainsi je le déséquilibre, le tords et le rabats d'un coup puis le jette dans sa boîte. « Vilain habit, je t'ai remisé dans ta prison et tu n'en sortiras que rendu à ton juif ! » Je crie ma victoire à la fenêtre. « Sans faillir, j'ai vaincu le costume ! »

- Tu vas fermer ton gueule hé connard !

Exténué, je m'assoupis sur le sofa. Demain sera un autre jour.

Au petit matin, je file par la rue Dampierre pour gagner le [15 de la rue Charon](#). Je marche d'un pas rapide. La transpiration fait perler sur mon visage de grosses gouttes de sueur. J'accélère encore, sans raison. Juste l'appréhension. Que dira le Juif en voyant son costume usé par les nombreuses noubas, et empaqueté, ficelé à la va-vite ? J'hésite, ouvrir la boîte, le replier soigneusement ? Non, je crains le face-à-face avec cet être qui hante mes nuits d'insomnies. Frayeur, le 15 de la rue n'existe plus. A la place un terrain vague. Une partie du quartier a disparu, comme arraché à la terre. Il ne reste que des palissades battues par le vent. Je fais demi-tour, le lieu ne doit pas être le bon. Je remonte à toutes jambes, cherche la petite plaque émaillée avec le nom de la rue. Il n'y en a plus, je dois courir à l'autre extrémité. Un vieux bonhomme, pipe à la bouche, journal sous le bras, me salue poliment.

- Je suis bien dans la rue Charon ?

- Oui mon brave monsieur, ici c'est le 45, en face le 58.

- Mais le 15, qu'est-il devenu ?

- Mon pauvre, ça fait bien longtemps qu'il a été démolie. On doit y réaliser un parc. Mais les promoteurs ont la dent longue...

Je n'écoute déjà plus le bonhomme, je repars aussi vite que je suis venu. Me voici devant le terrain vague, à nouveau. Une ribambelle de caravanes. Un type vêtu d'un gilet en cuir, chemise sortant du pantalon, en bottines, une gauloise au coin des lèvres, son chapeau en cuir noir sur la tête me dévisage. Son regard est profond, une petite moustache fine souligne un sourire amusé.

- Que fais-tu l'homme ?

Ce sont des gitans. Ils ont troqué leurs roulettes contre des caravanes blanches et leurs chevaux contre de grosses baignoises boueuses. Il voit mon paquet.

- Si tu veux j'achète ce que tu as à vendre.

Je ne réponds pas, je suis près de repartir. Le visage d'Aïcha me sourit, il est devant moi. Je défaille, me rattrape comme je peux à l'un des pieux fiché dans le sol. Le gitan me prend par le bras et me remet sur mes pieds. Je le rassure, ça va mieux. Brusquement, une évidence s'impose à moi. La providence a mis cet homme sur mon chemin.

- J'ai un habit à vendre !

Tout en ouvrant mon paquet j'explique de quoi il s'agit. L'homme recule. Il ne veut pas toucher la matière, ni même le prendre dans ses mains. Il me fait signe de le suivre. Nous arrivons devant l'une des caravanes. Nous entrons, quatre gamins à peine vêtus sont jetés dehors.

- Parle avec elle ! dit-il, puis il s'avance, prononce une phrase que je suppose être en dialecte gitan. Dans la pénombre, je découvre la présence d'une espèce de bonne femme, aussi large que haute. Elle est affalée dans un fauteuil en osier. Enroulée dans un châle, la tête surmontée d'un chignon barré d'un diadème, elle me fait signe d'approcher. Je dépose mon colis sur la table à sa gauche. Elle ouvre le paquet et le referme aussitôt. D'un geste, elle commande au gitan d'approcher, elle lui parle à l'oreille et il me tend une liasse de billets.

- 100 000 francs et on ne te revoit plus gadjo !

Trop content de cette transaction dont je n'espérais pas une telle somme, je quitte la caravane après avoir descendu cul sec un verre de mauvais alcool blanc. Le liquide me brûle encore le gosier que me voici au bas du marchepied.

J'ai cent ans, le monde m'est jeté à la figure comme un crachat. Des fous parlent tout seuls à voix haute. Ils sont myriades. Ils s'adressent à de drôles de machines. J'ai besoin de boire autre chose que ce tord-boyaux. Je m'assis à la terrasse d'un café et réclame un diabolo framboise. Je sors ma liasse, j'en extrais un billet de 100 francs que je tends au garçon en passant ma commande.

- Hé bien pépé, on a cassé sa tirelire. Un verre d'eau si tu veux, mais garde tes anciens francs pour amuser tes petits-enfants.

Je proteste, expliquant que c'est de l'argent honnêtement gagné. Fatigué par mes protestations, le patron du bar sort de sa sacoche en cuir ce que je pense être des coupons de spectacle. Ce sont les nouveaux billets de banques. Il complète la présentation par quelques explications, il me parle d'euros, prend même à témoin un couple d'amoureux assis à une table. Je me lève et retourne d'où je viens.

Un tramway aux formes surprenantes déboule au milieu de l'avenue parmi des voitures qui glissent silencieusement sur l'asphalte. Dans la rue, les enseignes ne sont plus que vitrines encombrées d'écrans et d'objets insolites. Je suis un étranger dans ma propre ville. Je n'ai rien à faire ici, je veux retrouver mon habit et revenir en arrière, arrêter ce monde qui court trop vite. La rue Charon est à deux pas.

La palissade n'est plus là, encore moins les gitans. A la place un immeuble flambant neuf.

- Bonjour monsieur Gabriel, alors on est encore perdu. Je suis madame Jean, vous me remettez ? Non. Suivez-moi, je vais vous accompagner jusqu'à votre appartement. C'est au troisième.

Trop déboussolé pour protester, je me laisse conduire.

- Vous avez encore laissé la porte ouverte monsieur Gabriel.

Je m'effondre dans un fauteuil. Je suis seul face à mon sofa. Une photo de Martine déguisée en Cendrillon est sur la table du salon, plus loin une autre avec Hadj qui tient Aïcha par l'épaule devant un troquet. Je me déplace jusqu'au canapé, je m'y laisse tomber. En face de moi, un portemanteau vide. Je n'ai plus qu'à y accrocher ma carcasse en attendant le retour de mon ami. De mon habit. Ange déchu, une larme coule sur ma joue. Je pleure ce monde perdu qui me manque, qui me manque presque autant que mon costume de lumière.

FIN donc !

Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT

on peut me retrouver sur mon blog : <http://internautique.canalblog.com/>

on encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>

ou bien m'envoyer un mail à : olivier.issaurat@free.fr